

# REVUE MUSICALE DE LYON

Paraissant le Mardi de chaque Semaine, du 20 Octobre au 20 Avril

LÉON VALLAS

Directeur - Rédacteur en Chef

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

L. AGUETTANT \* Fernand BALDENSPERGER \* Gabriel BERNARD \* M.-D. CALVOCORESSI \* M. DEGAUD  
 FASOLT & FAFNER \* Henry FELLOTT \* Daniel FLEURET \* Albert GALLAND \* Pierre HAOUR  
 Vincent d'INDY \* JOWILL \* Paul LERICHE \* René LERICHE \* Edmond LOCARD \* Victor LORET  
 A. MARIOTTE \* Edouard MILLIOZ \* J. SAUERWEIN \* Georges TRICOU \* Léon VALLAS  
 G. M. WITKOWSKI.

## LE CRÉPUSCULE DES DIEUX

Si *Parsifal* est la plus haute expression du genre musical appliqué à l'interprétation des sentiments les plus sublimes, c'est-à-dire à l'amour divin, si *Tristan* est la plus radieuse réalisation artistique de l'amour humain, *l'Anneau du Nibelung* n'en reste pas moins l'œuvre la plus complètement, la plus typiquement wagnérienne, en ce qu'elle synthétise dans leur plus haut degré de perfection, les procédés et l'art du maître. De la Tétralogie, trois parties déjà ont été représentées à Lyon, le prologue et les deux premières journées. Au moment où nous allons être admis à applaudir la dernière partie de l'œuvre, il n'est peut-être pas inutile d'en rappeler brièvement la constitution, et d'en résumer la méthode. Le plan de cette étude comportera donc, après une courte analyse des trois premières Actions de *l'Anneau*, celle, thématique et détaillée du *Crépuscule des Dieux*, et un exposé de la méthode suivie par le maître, en particulier pour l'emploi des motifs conducteurs et pour leur orchestration.

### I. — DAS RHEINGOLD

Les filles du Rhin ont la garde de l'or : Leur bavardage indiscret révèle au nain Alberich que la conquête de l'or n'est possible qu'à celui qui maudira l'amour, mais qu'il procurera à son possesseur le pouvoir souverain. Alberich se rue sur le trésor confié aux ondines, et l'emporte.

rich que la conquête de l'or n'est possible qu'à celui qui maudira l'amour, mais qu'il procurera à son possesseur le pouvoir souverain. Alberich se rue sur le trésor confié aux ondines, et l'emporte.

Cependant, les dieux qui habitent les sommets embrumés des monts, se sont fait construire par les géants, un palais entouré d'une imprenable forteresse. Ils ont promis de livrer en échange aux géants Fasner et Fasolt, la déesse de l'amour, Freya. Le palais est achevé : l'heure de l'échéance sonne. Wotan, roi des dieux, voudrait éluder sa promesse : il consulte Loge, le subtil dieu de la flamme. Le rusé conseille à Wotan d'enlever à Alberich l'or volé aux filles du Rhin et de le donner aux géants, à la place de la déesse promise. Les géants acceptent le marché.

Dans un gouffre souterrain, Alberich gourmande et frappe la troupe noire des Nibelungen, que la puissance de l'or a soumis à son pouvoir. Il a forgé l'Anneau, signe de la puissance souveraine ; il a fait fabriquer par son frère Mime, le *tarnhelm*, heaume merveilleux qui permet à celui qui le porte de se métamorphoser instantanément.

Wotan, accompagné de Loge, pénètre dans le gouffre. Le rusé irrite la vanité d'Alberich, en refusant de croire au pouvoir du *Tarnhelm*. Le nain offre de se transformer devant les deux visiteurs : et de fait il apparaît d'abord

sous l'aspect d'un dragon, puis sous celui d'un crapaud. Wotan bondit alors sur lui, et arrache le Tarnhelm. Alberich, ligotté, est ramené au séjour des dieux. On le force à rendre l'or, le heaume et l'Anneau précieux. Il maudit alors cet Anneau, qui désormais causera la mort de quiconque l'aura possédé.

Les géants viennent réclamer la rançon de la déesse. Ils exigent non seulement l'Or, mais aussi l'Anneau. L'effet de la malédiction déjà se fait sentir. Les deux frères se battent pour posséder le joyau. Fafner tue Fasolt, et part, emportant le butin. Les dieux passant sur un arc en ciel, entrent dans le Walhall, qu'ils ont payé de l'or maudit.

## II. — DIE WALKURE

Wotan a ramassé sur le seuil du Walhall une épée laissée là par les géants. Ce glaive c'est *Nothung* ou *Détresse*. Il la garde pour un héros qu'il chargera de reconquérir l'anneau livré à Fafner. Le héros que son cœur prédestine c'est son fils Siegmund, le *Walsung* ou Fils de Loup.

Siegmund blessé dans un combat, vient demander asile dans la demeure de Hunding, dont la femme Sieglinde l'accueille. Sieglinde n'aime pas Hunding; elle révèle à Siegmund qu'un vieillard majestueux est venu, le jour de ses noces, planter au cœur d'un frêne un glaive que nul n'en a pu arracher. Elle appartiendra à celui qui saura conquérir cette épée. Siegmund reconnaît en Sieglinde, la fille de Wotan, sa propre sœur, sa fiancée en même temps. Il arrache du frêne le glaive promis qui n'est autre que *Nothung* et fuit avec Sieglinde.

Fricka, la femme de Wotan, protège Hunding. Elle obtient de son divin époux la promesse de punir Siegmund. Brünnhilde, la Walkyrie, la Vierge guerrière, qui préside aux combats, devra frapper le *Walsung* et défendre Hunding. Mais Brünnhilde sait que Siegmund est le fils de Wotan : émue de pitié à la vue de son amour pour Sieglinde, elle désobéit au dieu et protège dans le combat le guerrier qu'elle a mission d'immoler. Wotan intervient, Siegmund tombe frappé par la lance divine, et Brünnhilde s'enfuit emportant Sieglinde.

Wotan a poursuivi la Walkyrie désobéis-

sante. Il la condamne à quitter le séjour des dieux; il va l'endormir, celui qui la réveillera sera son époux et son maître. Brünnhilde supplie, implore; elle obtient enfin du dieu qu'il entoure de flammes la Roche du Sommeil. Seul le guerrier assez vaillant pour ne point trembler devant la lance du dieu, pourra réveiller la Walküre.

## III. — SIEGFRIED

Sieglinde protégée par Brünnhilde s'est réfugiée dans une forêt sombre. Elle y est morte en donnant le jour à un fils qu'elle a nommé Siegfried. L'enfant a été élevé par Mime le nibelung, frère d'Alberich, que nous avons vu dans le *Rheingold* forger le Tarnhem. Mime n'a d'autre but en élevant Siegfried que de l'envoyer tuer Fafner possesseur de l'anneau et couché, sous la forme d'un dragon, sur le trésor du Rhin. Pour cela il faudrait reforgez *Nothung*, dont la lame brisée a été léguée à Siegfried par Sieglinde. Wotan, sous les traits d'un voyageur errant, annonce à Mime que celui-là seul qui n'a jamais connu la peur, pourra forger le glaive divin. Et, de fait, c'est Siegfried lui-même qui resoude les fragments de la lame.

Mime le conduit alors à l'ancre du dragon. Fafner est mortellement frappé par le héros. Le sang qui coule de sa blessure brûle la main de Siegfried. Il la porte à sa bouche : à ce contact, une faculté nouvelle s'éveille en lui. Il comprend désormais le chant de l'oiseau, qui l'engage à se défier du nain. Mime, en effet, veut empoisonner Siegfried pour lui ravir l'anneau; mais sa ruse est découverte : il tombe frappé. L'oiseau raconte alors à Siegfried qu'il y a sur la Roche du Sommeil, entourée de flammes, une femme merveilleuse. Le héros, sans se laisser arrêter par la lance de Wotan, traverse le feu et réveille Brünnhilde d'un baiser.

C'est ici que commence la troisième journée de la Tétralogie, dont l'*Or du Rhin* est le prologue, et dont la *Walkyrie* et *Siegfried* sont les deux premières journées. Le *Crépuscule des Dieux* comprend lui-même un prologue et trois actes, que nous allons successivement analyser.

\* \* \*

## IV. — DIE GOETTERDAEMMERUNG

*Prologue*

L'harmonie du réveil de Brünnhilde a traversé l'orchestre, suivie du thème de la Nature, dont les clarinettes, puis les hautbois, dessinent le chant soutenu par les vagues ondulations des cordes. Ce thème de la nature, qui, par une insensible altération deviendra celui du Crépuscule ou de la fin des dieux, présage dès l'abord la déchéance de la race des Elfes divins. C'est ce présage que vont développer les Nornes, filant sur la scène le câble des destinées, à l'instant où le rideau s'écarte. Elles disent la fin prochaine de tout, l'anéantissement des maîtres du monde. Wotan, en enlevant au frêne Ygdrasil la branche dont il fit sa lance, a blessé l'arbre sacré ; celui-ci, desséché, n'abrite plus la source sainte où les dieux puisaient la sagesse. Wotan alors, le fit abattre par les guerriers qui peuplent le Walhalla : des branches on fait un bûcher grandiose. Un jour Loge, le feu, allumera ce brasier et tout sera détruit. Une malédiction est sur le monde, depuis qu'Alberich a volé l'or pur du Rhin, et en a forgé l'anneau fatal. Siegfried a été suscité pour venger les dieux. Par lui viendra la purification suprême. Au thème de l'anneau (I), dont les tierces

clarinettes.



I. — Thème de l'anneau

mineures passaient tristement à l'orchestre, a succédé la claire fanfare de Nothung, (II) et celle de la jeunesse de Siegfried. Mais en tendant le câble qu'elles filent les Nornes l'ont rompu. C'est le présage de

la fin du monde. Lugubre, éclate le thème de la malédiction d'Alberich (III) que répète deux fois la trompette basse.

II

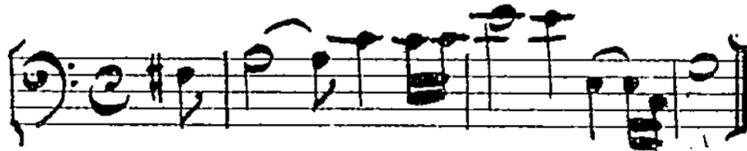
Trompette.



II. — Thème de Nothung

III

Trompette basse.



III. — Thème de la malédiction d'Alberich

Les Nornes s'enfoncent sous terre. L'aube paraît.

Le motif de Brünnhilde éveillée à l'amour, de Brünnhilde devenue femme, (IV) chante aux clarinettes et aux violon-

IV

Flûtes et Hautbois, Cor anglais.



Cor.

IV. — Thème de Brünnhilde éveillée à l'amour

celles. Siegfried et la Walküre sont encore sur la Roche du Sommeil. Le héros s'apprête à partir pour conquérir une gloire nouvelle. Il jure à sa compagne, une éternelle fidélité, et part, monté sur Grane

V

Trompette.



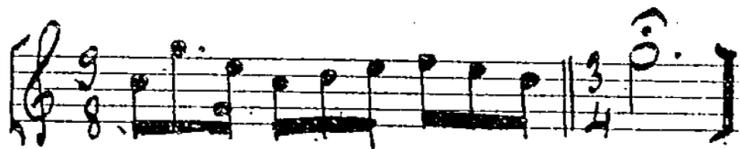
V. — Thème de la Chevauchée

qui fut le cheval de la Walkyrie. Les thèmes de la Chevauchée (V) accompa-

gnent son départ ; il disparaît tandis que le motif de Brünnhilde rappelle le tendre amour qui les unit. Au loin, on entend, progressivement adoucie, sonner la joyeuse fanfare du héros (VI), puis c'est,

Cor.

VI



VI. — Thème de l'Appel du fils des bois

aux bois et aux cordes, le thème allègre qui peignait la joie de vivre et l'amour du jeune Siegfried, et qui, plus tard, est venu symboliser la joie de la conquête quand, à la fin du troisième acte de *Siegfried*, il pressait la Walkyrie dans ses bras. Cette vive mélodie s'éteint et se transforme en celle, estompée et imprécise du thème de la Nature. C'est que Siegfried est arrivé sur le Rhin, il descend le fleuve, prend contact avec le monde. Et c'est le chant des filles du Rhin (VII), le motif de

VII

Flûtes, Hautbois, Clarinettes.



VII. — Thème des Filles du Rhin

Woglinde, puis le thème sombre de l'anneau maudit (I) que le voyageur porte à son doigt et que les ondines réclament. Une fois encore tout se fond dans l'élémentaire harmonie primitive de l'*Urmelodie*, le héros est parvenu au but de son voyage (1). Voici le manoir des Gibichungen.

(1) Cette page admirable est connue sous le nom de *Rheinfahrt* ou voyage sur le Rhin. C'est un des nombreux passages purement symphoniques de la Tétralogie, (Prélude de l'Or du Rhin, Chevauchée des Walkyries, Murmures de la forêt, Traversée du feu, Marche funèbre du Crépuscule).

## Acte premier

La grande salle du palais de Gunther s'ouvre au fond sur une large esplanade au bas de laquelle coule le Rhin. Près d'une table chargée de cornes à boire, Gunther est assis, avec, à ses côtés, Guttrune sa sœur, et Hagen leur frère naturel, fils de leur mère Grimhilt et du nain Alberich. La fanfare de Gibichungen sonne à l'orchestre, tandis que les frères devisent, s'interrogeant sur les exploits à accomplir. Hagen reproche à Gunther de n'être point encore marié. Il lui révèle qu'une femme belle entre toutes pourrait devenir sienne, grâce à ses artifices. Et ici, le procédé cher au Maître apparaît dans toute sa beauté. Plus clairement que le récit de Hagen, le Golfe mystique dépeint la conquête de Brünnhilde. C'est d'abord le premier thème de la Chevauchée (V), indiquant la nature divine de la Walküre puis le crépitement du motif du feu, disant la vengeance de Wotan, et la prison

VIII

Hautbois.



VIII. — Thème de l'oiseau

IX

2 tûben ténors, 2 tûben basses.



IX. — Thème des Wälsungen vaillants

de flammes. Alors chantent successivement le thème de l'oiseau (VIII), guide du conquérant vers la Roche du Sommeil, celui des Wälsungen vaillants (IX), indi-

quant à quelle race élue et fatale appartiendra le héros ; une apparition estompée, une ombre, presque, de la seconde partie du thème des Wälsungen, apparaît aux violons, et c'est enfin la forte fanfare de Nothung (II), qui nomme pour ainsi dire et présente celui que Hagen vient de désigner (1).

« Quels exploits a donc accompli ce héros, qu'il soit ainsi seul capable de réveiller la Walküre » demande Gunther. Et Hagen raconte la lutte de Siegfried et de Fafner (à l'orchestre : motif des géants, rappelant la conquête de l'anneau). Si le héros vient ici, et qu'il s'éprenne de Gutrune, il ira chercher Brünnhilde pour Gunther. Pour la première fois apparaît le thème du philtre, évidemment dérivé de celui du Tarnhelm. Et précisément, voici que sonne sur le Rhin, la fanfare de chasse du fils de Welse (VI), et bientôt Siegfried

X



X. — Thème de Siegfried gardien de l'épée

apparaît, ramant d'une seule main contre le courant. Il descend tenant en main son cheval. Hagen et Gunther vont au-devant de lui sur le rivage. « Suis-je ici chez le fils

(1) Pour se rendre compte des détails voir la partition du *Crépuscule* (partition d'orchestre, t. 1, p. 210), p. 47, dernière ligne, dernière mesure : thème de la chevauchée (*la z ré z*) (clarinette basse), le même aux cors, p. 48, l. 1, thème du feu, p. 48, l. 1 et 2 (gr. flûtes, 1<sup>er</sup> violons). Thème de l'oiseau l. 3 et 4 (cors en *fa* et trompettes), thème des Wälsungen vaillants, p. 49, l. 1 et 2 (violoncelles et altos), seconde partie de ce thème (p. 49, l. 2, violons divisés) (voir pour cette division du thème, la partition de la Walkyrie acte 1<sup>er</sup>, p. 32, l. 3); thème de Nothung l. 3 (quatre cors). A la 3<sup>e</sup> mesure de la ligne 3, la portée de main droite contient une altération de la fanfare de Siegfried (2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> cors), tandis qu'à la portée de main gauche, figure le thème de Nothung à l'état pur (violoncelles).

de Gibich ? » demande le voyageur, que semble nommer le thème de Siegfried gardien de Nothung (X). Aux accords de la fanfare des Gibichungen, Gunther se présente, et par d'amicales paroles engage le héros à pénétrer dans sa demeure. Hagen se chargera de Grane (1). Dès les premières paroles de Hagen à Siegfried, le thème de la malédiction d'Albérich a réenti, lugubre présage, prophétisant l'assassinat du fils des dieux par le fils du Nibelung.

Aux souhaits de bienvenue de Gunther, soulignés par le thème claironnant des Gibichungen, Siegfried répond : « Sans terre ni gens, je viens à toi, je n'ai ni château ni cour, j'ai mon corps seulement qu'use à son gré la vie : j'ai seulement l'épée que moi-même j'ai faite. » Et pour peindre les souvenirs qu'évoque cette idée du glaive, l'orchestre chante successivement le thème des Wälsungen vaillants (IX) à qui l'épée était promise, celui de la conquête de Brünnhilde, les thèmes de la forge, de l'enclume (XI), de Nothung (II) (2). « Tu possèdes cependant le trésor du Rhin », demande Gunther. Et Siegfried répond qu'il a laissé l'or dans l'autre de Fafner, emportant seulement le heaume dont il ignore l'usage, et

(1) Ici encore il faut remarquer avec quelle extraordinaire précision, le dessin de l'orchestre serre de près la description de la scène, et en détaille les intentions. Lorsque Siegfried demande : Qui prend mon cheval ? le thème arpégé qui constitue le second motif de la chevauchée des Walküren passe aux cors (partition, p. 62, l. 4), et dès que Hagen a parlé, le thème de la malédiction d'Alberich sonne au même instrument. « Je t'ai reconnu à ta vigueur, » dit Hagen et c'est le thème de Siegfried gardien de l'épée, p. 63, l. 1 (1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> cors). Puis ce sont les deux motifs de la chevauchée, diversement contrepointés, coupant ou soulignant l'appogiature du thème de Brünnhilde éveillée à l'amour (IV). Ainsi la pensée de Brünnhilde est là constamment présente, contraste frappant avec ce qui va se produire après la scène du philtre. Seul l'orchestre pouvait peindre de tels psychismes, et seulement avec le procédé essentiellement descriptif des motifs conducteurs.

(2) Page 65, l. 1, 2 et 3, il y a là six leit-motifs parfaitement distincts en douze mesures.

l'anneau qu'il a laissé à une femme en gage de sa foi. Les thèmes caractéristiques de l'enclume (XI), du dragon (XII), du Tarn-



XI. — Thème de l'enclume

helm, de l'Anneau (I) de Brünnhilde (IV) se succèdent, complétant, commentant, développant le récit.



XII. — Thème du dragon

Cependant Gutrune vient d'apporter les cornes à boire. Dans l'une d'elles, Hagen a versé le philtre d'amour. Siegfried boit d'un trait la liqueur magique. Aussitôt son regard s'attache brûlant sur la sœur de Gunther. Tout souvenir de Brünnhilde s'est effacé.

Cette idée du philtre a toujours semblé un regrettable artifice dans la structure du drame des Nibelungen. Autant celui de Tristan, essentiellement symbolique, était facilement explicable (1), autant ce changement subit de Siegfried oubliant la déesse qu'il a conquise au prix des plus terribles combats, ne se souvenant plus d'un seul fait passé, et partant conquérir une seconde fois, et pour un autre, sa propre femme, a semblé puéril et absurde. Des critiques dont l'absolu dévouement à l'idée wagnérienne ne saurait être suspecté, M. Schuré par exemple, ont déclaré ne pas comprendre. M. Ernst veut inter-

(1) V. dans la *Revue Musicale de Lyon*, mon étude sur Tristan et Siegfried.

prêter ce philtre comme un symbole, en l'assimilant à celui de Tristan et Isolde. Siegfried, dit-il, est victime de la fatalité, ainsi que le prouve l'apparition du thème de la Malédiction d'Alberich, au moment même où il pénètre chez les Gibichungen. En outre Brünnhilde dit à la fin de l'acte II, « le philtre qui m'enchanta mon époux, c'est Gutrune ». Cette seconde explication me paraît infiniment plus logique que la première. Si l'on veut bien se reporter aux descriptions précédemment données, soit dans le poème, soit par l'orchestre, du caractère de Siegfried, on se rendra compte que la force du raisonnement et la suite dans les idées ne sont pas ses qualités dominantes. Il « chasse joyeux à l'action », ainsi que le disait Hagen, quelques pages plus haut. Dans cette course à l'action, le présent seul existe pour lui ; les beaux yeux de Gutrune ont eu, probablement, plus d'influence sur cette âme primitive que les herbes de Hagen. Le philtre du *Crépuscule* symbolise, non plus l'amour éperdu et transcendant d'un Tristan ou d'une Isolde, mais l'attrait violent et irrésistible qu'éprouve un jeune homme plus qu'à demi sauvage pour une fille jeune et fraîche, préférable pour lui à une princesse lointaine, fût-elle même fille de Wotan.

Quoiqu'il en soit, Siegfried a tout oublié, et lorsque Gunther lui parle de Brünnhilde et du désir qu'il a de l'avoir pour épouse, il met au service de son hôte son bouillant courage et propose d'aller chercher la Walkyrie à travers les flammes qui la défendent. « Qu'un serment nous enchaîne ! » dit Gunther : ils boivent quelques gouttes de leur sang mêlé dans du vin. Une fois encore le thème de la Malédiction d'Alberich (III) vient annoncer la trahison et promettre la mort aux deux guerriers qui viennent de se jurer alliance. Hagen, dont le thème des forges de Nibelheim (XI) rappelle la sombre origine refuse de se joindre à eux. C'est lui qui

gardera la burg. Gunther et Siegfried partent pour la Roche du Sommeil.

Resté seul, rêvant au bord du fleuve, le fils d'Alberich songe. Au loin la fanfare de Siegfried (vi) s'éloigne. Le thème de l'anneau (i), les sombres accords qui résonnaient déjà lorsque Alberich venait guetter aux abords de l'ancre de Fafner, la plainte des filles du Rhin (vii), nous révèlent les projets qui traversent l'esprit du triste frère de Gunther. La brume s'épaissit sur la scène. Les motifs de la chevauchée (v) et celui de Brünnhilde réveillée à l'amour (iv), s'appellent et s'enchevêtrent. Nous voici transportés de nouveau à la Roche du Sommeil.

La Walkyrie songe à son époux combattant au loin. Des stridences, un mouvement au milieu des nues l'éveillent. Les accords descendants de la chevauchée (1), le motif arpégé qui symbolise l'échevèlement des nuages, se succèdent sur un rythme précipité. C'est Waltraute, une Walküre, une sœur de Brünnhilde, qui bravant l'ordre de Wotan, a franchi l'espace depuis le Walhall jusqu'au Rocher où Loge veille. Longuement elle dit la détresse des Alfes divins; Ygdrasil abattu et la Lance brisée; et Wotan morne, résigné au Crépuscule déjà grandissant, et refusant de toucher aux pommes de Freya, symbole d'éternelle jeunesse. A ce désespoir, à cette fin prochaine, un seul remède: effacer la Malédiction qui pèse sur le monde, sans quoi les dieux mêmes vont périr. Que Brünnhilde rende aux filles du Rhin, l'anneau maudit par Alberich, et le monde sera purifié: le Rhin à jamais gardera l'Or. Mais cet anneau, c'est le gage d'amour que Siegfried partant a laissé à son épouse. Rien ne peut décider la Walküre à le livrer. L'amour des héros est plus pour elle que la vie même du dieu. Que le

(1) Succession descendante, par intervalles chromatiques d'accords de sixte (tierce mineure et sixte mineure, premier renversement de l'accord parfait majeur).

monde s'abîme, que tout périsse, elle ne livrera point le gage de sa foi. Waltraute épouvantée s'enfuit.

Cependant le crépitement des flammes dont on ne voyait que le reflet au loin, s'accroît et progresse. Un visiteur survient-il donc? Seul Siegfried peut traverser le feu. Au-devant de lui Brünnhilde s'empresse. Horreur! ce n'est pas lui. La fanfare des Gibichungen a retenti. Un guerrier couvert du heaume s'avance. C'est Gunther, ou plutôt c'est sous les traits de celui-ci que Siegfried vient pour la seconde fois conquérir Brünnhilde. Mais elle ne dort plus du magique sommeil. Ardemment elle résiste, appelant Siegfried à son aide, Siegfried qui ne peut plus l'entendre, Siegfried qui a tout oublié. Par deux fois il terrasse la vierge guerrière. Il lui arrache l'anneau et désormais soumise, il l'emmène pour la livrer à Gunther (1).

(A suivre), EDMOND LOCARD.



## Chronique Lyonnaise



### GRAND-THÉÂTRE

#### *Myosolis*

Le ballet de M. Philippe Flon, créé à la Monnaie de Bruxelles en 1887, repris à Liège puis à Anvers, vient d'obtenir à Lyon le plus grand et le plus légitime succès.

La donnée a le grand mérite d'être excessivement simple. Les affabulations de ces sortes de spectacles ne brillent généralement ni par la clarté, ni par l'esprit. *Myosolis* n'est qu'un prétexte à figuration. C'est l'histoire d'un papillon butinant dans un parterre de fleurs.

Au lever du rideau, un jardinier (M. Soyér

(1) Pendant la scène du combat, aux thèmes des Walkyries (v) répondent celui de la Destinée (xiii), la malédiction d'Alberich (iii) et les traits sombres qui déjà avaient paru lorsque le Nibelung veillait devant Niedhöhle, et pendant la rêverie de Hagen, à la scène précédente.

le Tondeur) se promène au milieu de son parterre. Un dessin très léger des premiers violons l'accompagne. Le sécateur en main, il va dans la nuit finissante choisir ses fleurs les plus fraîches. Le chant orchestral va crescendo, l'aube paraît, les fleurs s'éveillent et commencent sur le thème d'une valse lente une série de figurations. Elles se disposent en corbeilles d'aspect varié, tandis que les violoncelles chantent une caressante mélodie, spirituellement agrémentée d'un contrechant des cordes hautes. Puis, c'est un intermezzo, le jardinier muni d'un arrosoir poursuit le Myosotis (Mlle Cerny) qui, par un symbolisme qui ne nous déplaît point, est le roi du Parterre. L'orchestre va crescendo à grand renfort de cuivres et de batterie, puis s'éteint pour laisser entendre le chant d'un hautbois solo qui nous annonce l'arrivée d'un jardinier travesti (Mlle Saint-Cygne) ; la pastorale est suivie d'une polka, très gracieusement phrasée par les premiers violons au moment de la rentrée du ballet qui entoure le jeune berger. Un adagio et un allegro se succèdent. Le papillon (Mlle Ghibaudi), est entré dans le parterre. Il poursuit le Myosotis. Signalons un motif extrêmement mélodique du premier violon solo et dont l'accompagnement par les bois est particulièrement intéressant ; puis la phrase tumultueuse des trombones à laquelle se superpose un dessin des cordes du plus heureux effet. Et c'est enfin une série de variations et le final comportant une mazurka et une apothéose.

L'interprétation chorégraphique a réuni tous les suffrages. Mlle Cerny, Mlle Ghibaudi, Mlle Saint-Cygne, sont, dans des genres différents, d'une grâce parfaite, et ont fait preuve du plus réel talent. Il n'y a que des compliments à adresser à M. Soyer le Tondeur pour la manière dont il a réglé les pas, les ensembles, la figuration. L'apothéose en particulier, était d'un goût exquis.

Quant à la partition, elle fait le plus grand honneur à M. Flon. Elle nous a semblé fort supérieure aux productions classiques de Delibes ou de Luigini. Relevons surtout la science orchestrale et contrapuntique qu'elle dénote, l'heureux emploi des bois et la variété des timbres ; la finesse des dessins de cordes, l'adresse des transitions et des oppositions dans un genre que l'inévitable constance du

rythme ternaire tend à rendre facilement monotone. Le seul reproche que l'on pourrait adresser à cette musique à la fois habilement facturée et agréablement mélodique, ce sont quelques réminiscences de Delibes ou d'*Hérodiade*. Il n'en reste pas moins que *Myosotis* est une œuvre charmante que nous serons heureux d'applaudir souvent encore.

#### *Werther*

Il y a deux choses intéressantes dans *Werther*, le caractère du personnage principal, et l'habileté de facture de la partition.

Le werthérisme est une maladie mentale qui fit fureur, mais qui a actuellement évolué d'une façon complète. Il y a un siècle la mode était d'aimer la Nature, le Clair de Lune, l'irréel, l'impossible, de désespérer à tout propos et de se tuer hors de propos. De nos jours on a inventé la dégénérescence, et, depuis que Lombroso a prétendu que d'être dégénéré était l'indice du génie, tout le monde se tâte pour se trouver des stigmates. Il n'y a pas encore de dégénéré supérieur dans le répertoire d'opéra, mais M. Massenet nous a gratifié d'un intéressant mélancolique. C'est en définitive autour de l'âme werthérienne que gravite toute la partition, les autres personnages étant plutôt falots. Les pages essentielles sont en effet l'entrée de *Werther*, le Clair de lune, l'air d'Ossian, la scène de la mort. Je ne parle pas de l'aria *J'aurais sur ma poitrine* qui est un lamentable sacrifice au mauvais goût public. Mais ces quelques motifs ne suffisent pas à constituer une partition, et lorsque le rôle de Werther n'est pas tenu par un chanteur de goût doublé d'un habile comédien, l'œuvre de Massenet semble quelque peu creuse : il ne lui reste plus d'autre mérite que d'être merveilleusement écrite avec une orchestration d'une habileté inouïe. Au point de vue métier, c'est un chef d'œuvre à qui il ne manque d'ailleurs qu'une inspiration égale et soutenue pour être réellement et définitivement une œuvre.

La représentation de samedi ne comptera pas parmi les meilleures de la saison. Il est difficile de comprendre par quelle aberration on confie un rôle aussi délicat, aussi finement psychologique, aussi difficile à soutenir quand on a derrière soi des interprétations comme celle de Scaremberg et de Leprestre,





des contemporains de Berlioz acceptant, les yeux... ou plutôt les oreilles fermées, l'attribution de l'œuvre à un obscur maître de chapelle du dix-septième siècle.

Certes mille détails d'instrumentation et surtout de style auraient dû exciter une juste méfiance, mais on était cependant si loin de la manière habituelle de Berlioz qu'il y avait bien de quoi s'y tromper.

L'œuvre ne sera jamais populaire comme *la Damnation* ; son cachet de distinction la préservera peut-être d'un enthousiasme facile mais elle aura une place de choix au fond du cœur des musiciens délicats.

Vraiment M. Colonne a droit aux plus sincères et aux plus enthousiastes éloges pour la façon dont il a monté cet ouvrage.

On est assez habitué à l'excellence des chœurs et de l'orchestre dans *la Damnation*, c'est connu, archi-sû et par conséquent il semble à première vue que cela doive naturellement marcher tout seul. Au contraire voici une œuvre de moindres proportions, il est vrai, mais n'ayant pas été jouée depuis quelques années et cependant tout a marché avec une précision, une aisance et une souplesse vraiment admirables. On a bissé d'acclamation le fameux trio des Jeunes Ismaélites pour deux flûtes et harpe ; on ne pouvait rêver une meilleure exécution que celle qu'en ont donné M<sup>me</sup> Provinciali-Celmer et M<sup>rs</sup> Barrière et Blanquart.

L'interprétation vocale fut également au-dessus de tout éloge de la part de M<sup>me</sup> Auguez de Montalant (Marie) de M<sup>rs</sup> Jan Reder (Joseph), Dantu (le Récitant), Lafont (Hérode) à la voix très belle et à la diction parfaite, enfin M<sup>rs</sup> Ballard, Sigwalt et Mallet.

J'ai cité tout le monde ; et vraiment il eut été injuste de ne pas le faire. Si quelque Lyonnais dilettante s'aventure dans la Ville-Lumière aux approches de Noël, il ne saura faire, je pense, un meilleur emploi de sa matinée dominicale qu'en venant entendre *l'Enfance du Christ* avec l'interprétation idéale du Châtelet.

Ed. MILLIOZ.

\* \* \*

Sous la direction de M. Reynaldo Hahn, ont été données la semaine dernière au Nouveau-Théâtre, à Paris, des auditions inté-

grales, et dans le texte italien original, du *Don Juan* de Mozart.

Parmi les interprètes, citons Mme Lili Lehmann, la grande cantatrice autrichienne (donna Anna) et notre compatriote Victor Blanc (Masetto) dont nous avons annoncé il y a deux mois les débuts dans *le Crépuscule des Dieux* aux concerts Lamoureux.



## BIBLIOGRAPHIE

\* \*

*Hector Berlioz et la Société de son temps*, par Julien TIERSOT (librairie Hachette, 3 fr. 50).

Voici un livre qui paraît à son heure, puisque l'heure est à Berlioz et que le monde musical fête de toutes parts son glorieux centenaire. Mais quand l'heure sera passée, ce livre continuera de demeurer comme l'étude la plus sérieusement documentée et la plus pénétrante qu'on ait encore consacrée à l'illustre musicien.

On l'a dit : Berlioz n'était pas seulement un romantique ; c'était *le romantique* même. Avec son génie violemment individuel, sa sensibilité débordante, son amour audacieux de la couleur, son goût passionné pour les littératures étrangères et particulièrement pour la poésie de Shakespeare, il n'est pas seulement le contemporain des Hugo et des Delacroix ; il est, de tous les hommes de cette admirable génération, celui peut-être qui la représente et la résume le plus complètement.

Le premier mérite de M. Tiersot c'est de l'avoir compris et d'avoir replacé Berlioz dans le courant de la *vie romantique*, de nous l'avoir montré en relations avec les Vigny, les Dumas, les Balzac, les George Sand, et revivant lui-même tour à tour les passions de Faust et de Roméo, de Werther et d'Antony.

Mais, non moins que sa personne et son tempérament, l'art de Berlioz est étudié ici dans ses origines et dans son développement, puis exactement défini par ses affinités et ses contrastes. C'est ainsi qu'en nous transportant *au pays de Berlioz*, M. Tiersot nous révèle à la fois quelques-unes des plus touchantes intimités de sa vie et certaines origines lointaines, mais incontestables, de son inspiration musicale. En le rapprochant ailleurs des musiciens de son temps, ou en opposant son œuvre à la leur, il nous fait saisir, avec une précision qui ne sera pas dépassée, les traits essentiels et caractéristiques du génie de Berlioz : en particulier la ques-

tion des relations effectives de Berlioz avec Wagner, et des différences foncières par lesquelles, en dépit de leurs tendances également révolutionnaires, ils se distinguent radicalement l'un de l'autre, peut-être considérée dès maintenant comme définitivement étudiée.

Au reste, il n'est pas un musicien, pas un amateur éclairé qui ne connaisse les excellents travaux de M. Tiersot sur l'histoire de la musique française. On retrouvera dans son nouveau livre ses mérites ordinaires, la sûreté de sa méthode, l'exactitude du jugement critique; mais on sera, d'autre part, séduit, sans nul doute, par un certain ton de sympathie chaleureuse, qui achève d'assurer à l'ouvrage son caractère de vivante originalité.

## Nouvelles Diverses

Vienne. — Un programme heureusement choisi avait attiré toute la haute Société viennoise, très friande de bonne musique, au concert artistique organisé mardi dernier dans les salons de l'Hôtel du Nord.

M<sup>me</sup> Roger Miclos, pianiste, dans la *Sonata en ré majeur* de Rubinstein, a, dès le début, fait applaudir les qualités maîtresses de son jeu à la fois sévère et caressant, tour à tour léger, souple, brillant — comme dans l'*Arietto* d'Haydn, ou la *Barcarolle* de Fauré — puis grave, moelleux, reposé, dans la *Ballade* de Chopin, par exemple, où ses traditions classiques, sa science de la pédale et sa vigueur dans l'attaque ont été particulièrement appréciées.

Le violoncelliste, M. J. Hollmann, est un virtuose merveilleux qui a soulevé l'enthousiasme de toute la salle par sa vélocité étonnante, son coup d'archet ample et plein et surtout par cette sonorité extraordinaire qui a fait l'illustration de son nom et qui n'exclut ni la finesse, ni les nuances. L'*Aria* de Bach, la *Mazurka* extraite de ses œuvres et la *Pologne*, de Chopin, ont été pour lui de véritables triomphes.

Enfin, M. L. Ch. Bataille, baryton du théâtre de la Monnaie, et fils de celui qu'on nommait jadis « Le Grand Bataille » a chanté des morceaux divers avec âme et sincérité.

A. G.

☞ ☞ ☞

Le répertoire à Paris.

A l'Opéra : *Tannhäuser* (R. Wagner); *Le Prophète* (Meyerbeer); *La Korrigane* (Widor); *L'enlèvement au sérail* (Mozart) qui accompagne sur l'affiche *L'Étranger*, l'œuvre si poignante du maître d'Indy. La première de ces deux œuvres a été un triomphe et l'on a ovationné longuement les interprètes de M. Vincent d'Indy.

A l'Opéra-Comique : *Lakmé* (Léo Delibes); *Carmen* (Bizet); *Les Noces de Jeannette* (Victor Massé); *Pelléas et Mélisande* (Cl. Debussy); *Werther* (J. Massenet); *La vie de Bohème* (Puccini).

Au Théâtre lyrique municipal : *Hérodiade* (J. Massenet); *La Juive* (Halévy); *La Flamenco* (Lambert).

☞ ☞ ☞

On annonce comme très probable l'engagement à Lyon, pour la saison prochaine, de Mlle Milcamps, en remplacement de Mme I. Davray, notre actuelle chanteuse légère, dont la voix peu fraîche et les minauderies exagérées ne sont pas goûtées de tous les mélomanes lyonnais.

D'autre part le réengagement de M. Flon, notre excellent chef d'orchestre, et celui de M. Verdier, sont choses faites.

☞ ☞ ☞

La semaine dernière a été donné à Angers la première représentation de *L'Étranger* de Vincent d'Indy. L'œuvre a obtenu un grand succès.

☞ ☞ ☞

S'il faut en croire Willy, un journal de Nancy aurait annoncé en ces termes la mort de M. du Locle, le librettiste de Reyer :

« Capri. — M. Camille du Locle, auteur français qui a composé les librettos de plusieurs opéras d'Ernest Renan, est mort ici à l'âge de 74 ans. »

☞ ☞ ☞

New-York. — L'archevêque de Long-Island vient de mettre à l'index l'œuvre de Wagner, *Parsifal*, comme n'étant qu'un blasphème en musique et une apothéose du paganisme.

☞ ☞ ☞

M. Huguet, l'ancien baryton d'opéra-comique de notre Grand-Théâtre, vient d'être renommé directeur du théâtre de Genève pour une nouvelle période de deux ans.

Le Propriétaire-Gérant : Léon VALLAS.

Imp. WALTENER & Cie, rue Stella, 3, Lyon.